

# L'attribution de concepts aux animaux non humains

SAMUEL CASHMAN-KADRI, *Université Laval*

## 1. Introduction

Les questionnements à propos de l'esprit des animaux non humains sont pluridisciplinaires: ils intéressent aussi bien les philosophes de l'esprit que les psychologues cognitifs et les scientifiques qui travaillent en psychologie comparative ou en éthologie. Cela peut probablement s'expliquer, entre autres, par le fait que l'étude de la cognition animale peut nous renseigner sur plusieurs sujets certes reliés, mais tout de même distincts. Par exemple, les philosophes de l'esprit, en se questionnant sur la nature ou le fonctionnement de l'esprit des animaux, pourront être amenés à clarifier certaines notions théoriques fondamentales, comme celles de concept, de croyance ou de conscience. D'un autre côté, les spécialistes de psychologie cognitive pourraient peut-être apporter un éclairage précieux sur le développement de la psychologie de l'être humain au cours de son existence (de sa naissance jusqu'à sa maturité intellectuelle) s'ils sont capables de mieux comprendre le fonctionnement de l'esprit des animaux plus ou moins parents avec l'être humain. Par ailleurs, il importe de noter dès maintenant qu'une étude sérieuse de la cognition des animaux non humains se doit de reposer en grande partie sur des investigations empiriques, sans quoi on risquerait de s'enfermer dans une dynamique de dialogues de sourds, fondés sur des conceptions de l'esprit *a priori*, qui brouillerait la recherche plutôt que de la faire avancer.

Je propose, dans ce travail, d'explorer la notion de concept en lien avec la cognition animale. En effet, la notion de concept est habituellement fortement rattachée à celle de langage ou de capacité linguistique, et il semble donc problématique d'affirmer que les animaux non humains peuvent posséder des concepts, alors même qu'il est habituellement consensuel de dire que seuls les humains

sont des animaux véritablement linguistiques. Plus précisément, je me pencherai sur les difficultés méthodologiques pour l'attribution de concepts aux animaux non humains eu égard à cette apparence de liaison forte entre les concepts et le langage. Je me référerai notamment au texte paradigmatique de Chater et Heyes<sup>1</sup> et à celui de Newen et Bartels<sup>2</sup> pour soutenir la thèse qu'il est probablement justifié de conclure que l'esprit de certains animaux fonctionne par le biais de représentations conceptuelles, mais que certaines difficultés méthodologiques rendent très compliquée l'identification du contenu de ces représentations.

En premier lieu, j'exposerai la problématique générale de l'attribution de concepts aux animaux non humains, en ce qui concerne notamment la liaison entre la pensée et le langage. Pour ce faire, j'essaierai de montrer d'abord pourquoi la question de la possession de concepts chez les animaux se pose, et je présenterai ensuite brièvement le fameux argument de Davidson dont la conclusion est que la possession de concepts et de croyances (et donc de la pensée) implique la possession du langage. Par la suite, en m'appuyant sur ledit texte de Chater et Heyes, je montrerai qu'il existe certaines considérations méthodologiques qui semblent impliquer qu'il n'est pas vraiment possible d'attribuer de concepts aux animaux non humains en tant qu'ils sont non linguistiques. En troisième lieu, je présenterai la thèse soutenue par Newen et Bartels, en passant par celle mise de l'avant par Allen<sup>3</sup>, en montrant qu'elle semble indiquer qu'il est légitime d'attribuer des concepts à certains animaux, tout en notant toutefois que certains problèmes liés à l'identification du contenu particulier de ces concepts demeurent.

## *2. Problématique générale de l'attribution de concepts aux animaux non humains*

Il semble que la première question qui mérite d'être posée est celle de savoir pourquoi les spécialistes de la cognition animale sont portés à vouloir attribuer des concepts aux animaux non humains et à ainsi vouloir mettre de l'avant des expériences empiriques qui viseraient à confirmer ou à infirmer la légitimité d'une telle attribution. D'emblée, on peut remarquer que la notion de concept

fait partie intégrante de notre psychologie populaire, et que nous sommes souvent portés à utiliser les termes de cette psychologie populaire (tels que « croyance », « désir », etc.) pour rendre compte des agissements des animaux. Autrement dit, nous sommes en quelque sorte naturellement portés à appliquer les termes de notre psychologie humaine aux animaux, dont le terme « concept », et il est donc pertinent de mettre à l'épreuve, sur des bases plus sérieuses, cette inclination naturelle.

Par ailleurs, depuis quelques années, l'étude de la cognition animale a pris une dimension plus importante : les capacités cognitives des animaux sont étudiées pour elles-mêmes<sup>4</sup>, c'est-à-dire que certaines personnes sont spécialisées dans l'étude de la cognition animale, à l'instar de certains biologistes spécialisés, par exemple, dans l'évolution des invertébrés. Cela s'explique probablement parce qu'une meilleure compréhension des capacités cognitives des animaux pourrait sans doute mener à une meilleure compréhension de notre propre cognition humaine. Quoi qu'il en soit, ces spécialistes de la cognition animale ont pour but d'identifier et d'expliquer les processus sur lesquels sont fondés certaines habiletés cognitives et certains comportements tout à fait impressionnants d'animaux comme les rats, les oiseaux et les primates<sup>5</sup>. Or, il semble que ces comportements et ces habiletés soient plus facilement explicables si l'on considère que ces animaux sont des « systèmes intentionnels ». Selon Achim Stephan, « this means ascribing to animals the capacity to have beliefs and intentions — and herewith, the capacity to have concepts<sup>6</sup> ». D'aucuns suggèrent même qu'il est nécessaire d'attribuer des états mentaux relativement complexes (comme des concepts) aux animaux pour être en mesure d'expliquer certains de leurs comportements<sup>7</sup>. Bref, c'est d'abord et avant tout la complexité de certains comportements et de certaines prouesses cognitives d'animaux qui justifie de nous pencher sérieusement sur la possibilité de leur attribuer des concepts.

Cependant, l'une des difficultés majeures pour l'idée qu'il soit possible d'attribuer des concepts aux animaux non humains est que la notion de concept est traditionnellement fortement rattachée à celle de langage ou de capacité linguistique, alors que

seuls les êtres humains, parmi le règne animal, semblent être des animaux véritablement langagiers. Bien que j'aie remarqué, dans l'introduction, qu'il serait inadéquat d'appuyer l'étude de la cognition animale sur des considérations et des déductions *a priori*, il n'en reste pas moins qu'un des arguments les plus influents pour nier l'attribution de concepts (et de la pensée, de manière plus générale) aux animaux non humains (en tant que créatures non linguistiques) est de nature analytique, c'est-à-dire qu'il s'appuie sur les relations conceptuelles, notamment entre les notions de concept et de croyance. Penchons-nous un instant sur cet argument, car il permet de bien mettre la table sur la problématique générale de l'attribution de concepts aux animaux non humains, en ce qu'il met bien en évidence la connexion intuitive entre la notion de concept et le langage.

Il faut d'abord avoir en tête que pour Davidson, toute attitude propositionnelle (croyance, désir, intention, etc.) implique un arrière-plan constitué par de nombreuses croyances. En effet, c'est cet arrière-plan de croyances qui permet d'identifier et de distinguer les attitudes propositionnelles les unes des autres. La notion de croyance, pour Davidson, est donc fondamentale lorsqu'il est question d'attitudes propositionnelles. Ainsi, si Davidson montre que la notion de croyance est indissociable de celle du langage, il aura montré que les pensées (en tant qu'attitudes propositionnelles) ne sont possibles que pour une créature langagière. C'est d'ailleurs la thèse qu'il soutient : « My thesis is rather that a creature cannot have a thought unless it has language<sup>8</sup> ».

Sans rentrer dans les détails de l'argument, la première prémisse de Davidson est qu'il n'est pas possible d'avoir une croyance quelconque sans qu'on ne possède le concept de croyance. C'est que de posséder une croyance implique de comprendre qu'elle puisse être vraie ou fausse ; avoir une croyance implique ainsi la possession d'une croyance à propos de cette croyance (en tant que croyance), et donc un certain concept de croyance. Stephan résume efficacement la première partie de l'argument de Davidson ainsi :

Thus, without having quite a lot of beliefs about what a belief really is, one cannot have the concept of belief, and without

that one cannot have any beliefs at all. And from this it follows that without having the concept of belief one cannot have any other concept at all. For, without having quite a lot of beliefs, one cannot have concepts. So we get: *Without having the concept of belief, one has neither beliefs nor concepts*<sup>9</sup>.

La deuxième prémisse de l'argument de Davidson est que la possession du concept de croyance nécessite de posséder le langage. En effet, avoir le concept de croyance, c'est avoir le concept d'un certain état qui peut soit être faux, soit être vrai; il semble donc que le concept de croyance soit très rapproché du concept de vérité objective. Or, pour Davidson, c'est la communication linguistique qui est au fondement de la distinction entre le subjectif et l'objectif, et donc au fondement de la notion de vérité objective. Bien que Davidson admette qu'il n'est pas en mesure de montrer que la communication linguistique est *nécessaire* à la formation du concept de vérité objective, il n'est pas capable d'entrevoir un autre fondement possible à ce concept<sup>10</sup>. C'est pourquoi il conclut que le concept de croyance nécessite la capacité langagière, et donc qu'un animal qui ne possède pas le langage ne peut avoir de croyances ni de concepts, et ne peut donc pas penser.

### *3. Chater & Heyes : difficultés liées à l'attribution de concepts aux animaux non linguistiques*

Chater et Heyes, contrairement à Davidson, ne soutiennent pas que les animaux non humains, en tant que créatures non langagières, ne peuvent pas posséder de concepts par principe. En effet, plutôt que d'élaborer un argument *a priori*, ils se fondent surtout sur des considérations méthodologiques pour soutenir qu'il ne semble pas possible, du moins pour l'instant, de rendre compte de l'affirmation selon laquelle les animaux non humains possèdent des concepts: «Rather, we argue that we simply have no account of what cognitive feat possessing a concept amounts to for nonlinguistic agents, and hence cannot assess whether this or that animal possesses concepts or not, still less ascertain the content of its putative concepts<sup>11</sup>». Comment en arrivent-ils à soutenir cette thèse? D'abord, ils

proposent ces trois critères à propos de la notion de concept : 1) s'applique aux êtres humains et permet d'identifier les concepts des humains avec les termes du langage naturel ; 2) peut s'appliquer aux animaux non linguistiques et 3) permet d'étudier empiriquement la possession de concepts chez les animaux, notamment sous la forme d'investigations à propos du comportement des animaux. Selon eux, si au moins l'un de ces critères n'est pas respecté par une notion de concept, alors il est bien difficile de voir en quoi la recherche sur les concepts des animaux pourrait s'avérer fructueuse.

Or, justement, après avoir évalué plusieurs de ces notions, ils en arrivent à la conclusion qu'aucune d'entre elles ne respecte ces trois critères, car aucune ne permet de penser l'idée de concept indépendamment du langage naturel. On peut évidemment se demander de quelle manière les deux auteurs justifient ces trois critères, notamment la conjonction des deux premiers, qui impose que les caractéristiques des concepts telles que décrites par les théories des concepts humains puissent être appliquées dans l'étude de la cognition des animaux non humains<sup>12</sup>. La réponse de Chater et Heyes, à mon avis, n'est pas particulièrement convaincante : ils affirment qu'on peut remarquer que les recherches sur les concepts des animaux ne concernent pas seulement la structure de leurs représentations mentales, c'est-à-dire la manière dont ces représentations sont liées et organisées entre elles pour produire d'autres représentations ou des comportements, mais aussi le contenu de ces représentations. Or, les catégories habituellement utilisées dans les expériences sur la cognition des animaux sont des exemples paradigmatiques des concepts humains, comme « arbre », « personne » et « chat » ; il semble donc que ces recherches visent à répondre à la question de savoir si le contenu des représentations mentales des animaux est le même que celles des humains, d'où l'idée qu'une théorie des concepts pertinente pour la recherche sur la cognition animale devrait aussi être applicable pour les humains. Cependant, il me semble que l'on est en droit de se demander s'il serait possible d'étudier la structure des représentations mentales des animaux indépendamment de leur contenu ; dans un tel cas, il serait peut-être possible d'affirmer que certains animaux possèdent bien

quelque chose comme des concepts, sans que l'on soit pour autant capable de spécifier leur contenu précis. Par ailleurs, l'exigence selon laquelle une théorie des concepts des animaux devrait être en mesure d'établir si le contenu de leurs représentations mentales est exactement le même que celui des humains me semble excessivement stricte, voire exagérée, car Chater et Heyes ne montrent nullement que c'est le contenu spécifique des représentations humaines qui permet d'affirmer qu'elles sont d'ordre conceptuel.

Quoi qu'il en soit, la première hypothèse qu'explorent Chater et Heyes est celle selon laquelle si les animaux non humains possèdent des concepts, alors cela voudrait dire que leurs comportements de catégorisation sont fondés sur les mêmes structures mentales que celles proposées par les théories des concepts humains : « One suggestion concerning how concepts can be identified nonlinguistically is that a concept is an internal state with a particular structure (a definition, a prototype, or a set of exemplars), which, in the human case, may or may not have the same meaning as terms of a natural language<sup>13</sup> ». C'est pourquoi ils proposent d'évaluer ces trois notions de concept issues de la psychologie cognitive. Sans donner les détails de leur argumentation, ce qui demanderait trop d'espace, il suffit de noter que Chater et Heyes considèrent que les théories définitionnelles et d'ensembles d'exemples ne peuvent être comprises dans un contexte non linguistique, ce pour quoi ils considèrent d'emblée qu'elles ne peuvent pas respecter le deuxième critère énoncé ci-haut. La théorie du prototype veut qu'un stimulus quelconque soit catégorisé, par exemple, comme étant un arbre ou un chat, si ce stimulus est suffisamment similaire à un certain prototype mental d'arbre ou de chat. Cette théorie du concept, contrairement aux deux dernières, peut être formulée facilement de manière non linguistique, car si les différents « tokens » d'une catégorie donnée peuvent être regroupés autour du prototype de manière perceptuelle, alors les catégories peuvent être assimilées sans qu'elles ne correspondent nécessairement à des termes du langage naturel.

Le problème majeur avec cette approche du prototype, c'est qu'elle ne permet pas de distinguer clairement les cas de véritable catégorisation conceptuelle de ceux de simple généralisation

de stimulus: «The predictions of the prototype and stimulus generalization views may be harder to distinguish than originally thought. [...] Thus, as a model of concepts to be used in comparative research, the prototype view has the weakness that it is not readily distinguishable from stimulus generalization accounts, which do not involve concepts at all<sup>14</sup>». Qu'est-ce, exactement, qu'une généralisation de stimulus ? Il s'agit simplement d'une discrimination fondée sur un mécanisme qui n'est sensible qu'à un stimulus particulier quelconque (par exemple, une longueur d'onde précise)<sup>15</sup>. Ainsi, un système cognitif quelconque réalise une généralisation de stimulus lorsqu'il est capable, à partir d'un stimulus X, d'identifier des objets et de réaliser une discrimination de ces objets à partir de ce même stimulus X. Or, comme nous le verrons plus tard, la capacité de généralisation d'un stimulus n'est pas suffisante pour justifier l'attribution de représentations conceptuelles. Bref, comme la notion de concept en tant que prototype ne semble pas, du moins selon Chater et Heyes, permettre de distinguer clairement les cas de catégorisation conceptuelle des simples cas de généralisation de stimulus, cette approche ne respecte par leur troisième critère, car elle ne permet pas d'investiguer précisément la possession de concepts chez les animaux non humains. C'est pourquoi, en fin de compte, les deux auteurs concluent que les théories des concepts fournies par la psychologie cognitive ne sont pas appropriées pour l'étude de la possession de concepts chez les animaux non humains<sup>16</sup>.

Chater et Heyes proposent alors de se tourner vers les théories philosophiques à propos du contenu des concepts. Évidemment, les approches qui lient intimement le contenu des représentations conceptuelles avec le langage naturel ne sont pas appropriées pour les spécialistes de psychologie comparative qui cherchent à déterminer le contenu des représentations mentales des animaux non linguistiques. De même, les théories de la signification holistiques, selon lesquelles la signification ou le contenu d'une représentation mentale particulière ne peut être découvert de manière indépendante des autres représentations (en ce sens que la signification ne peut qu'être rattachée qu'à l'ensemble du système représentationnel, et non aux parties le constituant), sont très problématiques, car la tâche



initiale qui consistait à déterminer si certains animaux possèdent certains concepts particuliers (« arbre », « chat », etc.) est remplacée par la tâche pratiquement insurmontable de découvrir le présumé système conceptuel entier des animaux. Autrement dit, « in looking for leads from philosophy the comparative researcher is looking for theories of content that are not holistic, and that do not make ineliminable reference to external natural language<sup>17</sup> ».

Chater et Heyes sont bien sûr conscients qu'il existe une panoplie de différentes théories du concept émergeant de la philosophie. Ils suggèrent toutefois de se pencher sur une approche en particulier, car elle semble de prime abord se prêter très bien à la recherche expérimentale en psychologie comparative : il s'agit de l'approche de la « sémantique informationnelle » (*informational semantics*), qui fonde la notion de concept sur la discrimination perceptuelle plutôt que sur des habiletés intrinsèquement linguistiques. La plus simple version de cette approche est la version corrélacionnelle, selon laquelle posséder un concept, c'est simplement être capable d'identifier les tokens de ce concept : « According to this view, having the X concept is simply a matter of being able perceptually to discriminate X's from non-X's ; and such discrimination abilities are just what paradigmatic animal concept experiments aim to test<sup>18</sup> ». Chater et Heyes notent que Fodor propose quelque chose du genre avec sa « crude causal theory », mais il n'est pas ici question d'évaluer cette affirmation.

Cette théorie du concept, telle quelle, est trop simpliste et présente une difficulté manifeste : elle ne permet pas de rendre compte des erreurs de catégorisation conceptuelle, pourtant très fréquentes, même chez les êtres humains. Par exemple, à cause de conditions extérieures qui affectent la perception (neige intense, noirceur, etc.), il peut très bien arriver qu'un être humain confonde une personne avec un petit arbre. Il semblerait cependant fort étrange de dire que pour cette raison, cet individu ne possède pas le concept d'arbre ou de personne. Cela, évidemment, n'est pas acceptable compte tenu du premier critère proposé par Chater et Heyes. On pourrait vouloir contourner cette difficulté en affirmant qu'il est important de distinguer les conditions optimales des conditions suboptimales

lorsqu'il est temps de catégoriser un stimulus perceptuel quelconque. Dans cette optique, ce serait seulement dans des conditions perceptuelles optimales qu'il est possible de fonder la possession d'un concept de X sur la distinction perceptuelle des tokens de X. Mais une présupposition fallacieuse est à la source de cette solution : pour pouvoir spécifier les conditions optimales en lien avec un concept quelconque, il faut d'abord connaître l'identité de ce même concept : «However, as Fodor (1990) forcefully points out, the notion of optimal viewing conditions is inescapably relative to the concept concerned<sup>19</sup>».

Par ailleurs, une autre solution possible pour sauver la théorie corrélationnelle serait de soutenir que la corrélation entre la possession d'un concept et la perception d'un token de ce concept n'est pas parfaite ; ainsi, un système pourrait posséder le concept de X s'il possède une structure mentale particulière qui s'active plus souvent lorsqu'il y a effectivement présence d'un token de X dans l'environnement extérieur. Mais selon Chater et Heyes, cette solution n'est pas viable, car elle implique une laxité beaucoup trop prononcée en ce qui concerne la détermination du contenu des concepts des sujets étudiés, ce qui ne s'accorde pas avec leur troisième critère. Bref, cette théorie corrélationnelle du concept n'est pas appropriée pour l'étude de la possession de concepts chez les animaux non linguistiques, car en voulant éviter la difficulté qui consiste à rendre compte des possibles erreurs de catégorisation conceptuelle, la théorie perd sa possibilité d'être appliquée pour la recherche expérimentale à cause de sa trop grande laxité quant à l'identification du contenu des représentations conceptuelles étudiées.

C'est pourquoi, après avoir montré en quoi ces différentes notions de concepts provenant de la psychologie cognitive et de la philosophie ne sont pas adéquates pour la recherche sur les concepts des animaux en ce qu'aucune ne semble satisfaire leurs trois critères, ils en concluent qu'il n'est, du moins pour l'instant, pas possible d'étudier véritablement la possession de concepts chez les animaux non linguistiques : «no clear sense has been provided for the claim that nonlinguistic animals have concept. [...] we simply do not know how to turn the claim that nonlinguistic animals have concepts into

an empirically substantive question<sup>20</sup>». À mon avis, cependant, cette conclusion pessimiste découle en grande partie du fait que les critères identifiés par Chater et Heyes sont très restrictifs, surtout lorsqu'il est question de l'exigence d'une similarité de contenu entre les représentations conceptuelles des animaux et celles des êtres humains. Néanmoins, ce ne sont pas tous les auteurs qui partagent ce scepticisme. Effectivement, certains ont proposé d'autres critères qui semblent redonner vigueur à l'idée qu'il soit possible d'étudier empiriquement l'attribution de concepts aux animaux non linguistiques. Dans la prochaine section, nous allons nous pencher sur la théorie de Newen et Bartels, en passant brièvement par l'étude des critères que suggère Collin Allen pour être en mesure de justifier l'attribution de concepts aux animaux non humains.

#### *4. L'attribution de concepts aux animaux non humains selon Allen et Newen & Bartels*

Dans leur texte de 1991, Allen et Hauser proposent deux expériences de pensée en lien avec le concept de la mort pour mettre de l'avant des considérations méthodologiques en ce qui concerne l'étude de la possession de concepts chez les animaux non humains. Selon eux, il est justifié d'attribuer des concepts aux animaux «if there is evidence supporting the presence of a mental representation that is independent of solely perceptual information<sup>21</sup>», et les deux expériences qu'ils suggèrent visent justement à fournir cette évidence. Toutefois, dans ce même texte, les deux auteurs ne se préoccupent pas vraiment des fondements théoriques qui permettent justement de conclure quoi que ce soit sur l'attribution de concept aux animaux non humains à partir de ces expériences. C'est dans son texte de 1999 qu'Allen se penche davantage sur cette importante question.

Cette idée d'indépendance face aux stimuli perceptuels semble récurrente lorsqu'il est question de la possession de concepts. Comme le notent Newen et Bartels, cette idée est pertinente, car elle permet d'écarter les cas de simples généralisations de stimulus, en ce sens que l'indépendance face aux stimuli implique l'intégration de plusieurs sources d'informations différentes (et non un seul stimulus bien

particulier) pour produire ou modifier un certain comportement<sup>22</sup>. De cela semble découler que les comportements qui sont produits à partir de représentations conceptuelles sont relativement flexibles, contrairement aux comportements rigides issus de généralisations d'un stimulus. Or, Allen tente de montrer, *contra* Chater et Heyes, qu'il est possible de rendre compte de l'attribution de concepts aux animaux non linguistiques s'il est possible de démontrer que ces animaux possèdent des représentations mentales indépendantes des stimuli perceptifs, dans le sens tout juste présenté.

Allen établit alors une liste de trois critères qui, sans prétendre définir la possession de concepts, fournit des conditions qui justifient l'attribution du concept de X à un organisme O: (i) O discrimine systématiquement certains tokens de X de certains tokens de non-X; (ii) O est en mesure de détecter lui-même certaines de ses erreurs de discrimination entre des tokens de X et des tokens de non-X et (iii) O est capable, à partir de sa capacité telle que décrite par le critère (ii), d'apprendre à améliorer sa capacité de discriminer les tokens de X des tokens de non-X<sup>23</sup>. Ces critères sont particulièrement intéressants, selon Allen, car les capacités qu'ils impliquent peuvent être étudiées empiriquement et identifiables dans des créatures non langagières: «they provide a basis for empirical investigation that allows us to resist the pessimistic conclusion drawn by Chater and Heyes<sup>24</sup>». Allen souligne que le critère (iii) est particulièrement important, car il fait le lien entre les deux premiers critères. En effet, le point sur lequel il veut mettre l'accent est que si la capacité évoquée dans le critère (ii), c'est-à-dire la capacité de détecter ses propres erreurs perceptuelles, est fortement liée avec la capacité (i) de catégorisation perceptuelle, cela montre en quelque sorte que l'organisme étudié possède un système représentationnel au sein duquel s'effectue une comparaison entre le contenu de l'input perceptuel de l'organisme et une représentation indépendante des stimuli de ce qu'est supposée représenter la perception. Cette dernière représentation indépendante des stimuli, selon Allen, est précisément le concept. Bref, pour Allen, c'est cette idée de standard de comparaison interne, «that represents the organism's world independently of its perceptual representation at any given moment<sup>25</sup>», qui justifie l'attribution de concepts chez

les animaux non humains, et qui permet donc d'éviter les difficultés impliquées par la relation étroite entre les concepts humains et le langage.

Newen et Bartels sont d'accord avec Allen qu'un aspect fondamental de la possession de concepts réside dans la capacité de former des représentations indépendantes des stimuli perceptuels immédiats. Toutefois, ils ne considèrent pas que la capacité de correction de ses propres erreurs de catégorisation soit nécessaire pour la possession de concepts<sup>26</sup>. Il ne sera pas ici question d'exposer en détail leurs critères pour la possession de concepts chez les animaux non humains tels que décrits dans leur texte. Je propose plutôt d'expliquer brièvement ce qui semble être le cœur de leurs intuitions. Pour ces deux auteurs, c'est l'extraction de classes à partir des données perceptuelles qui permet de fonder la notion de représentation conceptuelle. Ces classes sont formées selon certaines caractéristiques particulières instanciées par les données perceptuelles. Cela est possible seulement si le système étudié est capable de former une distinction entre l'objet et ses propriétés, ce qui est d'ailleurs de la plus grande importance, selon Newen et Bartels, en ce qui concerne la possession de concepts : «The animal is able to deal with a systematic object-property-representation and this seems to be the core basis for any conceptual attribution<sup>27</sup>». Un animal doit donc être capable de distinguer plusieurs propriétés d'un même objet et de former une représentation stable d'une propriété quelconque en étant confronté à plusieurs objets différents s'il possède une représentation conceptuelle de cette propriété.

Par ailleurs, pour être en mesure d'effectuer des catégorisations à partir de représentations de propriétés indépendantes des stimuli perceptuels immédiats, il faut que ces propriétés soient elles-mêmes inscrites à l'intérieur de ce que Newen et Bartels nomment un «filet sémantique<sup>28</sup>». En effet, la formation de classe, qui est au fondement des représentations conceptuelles, implique que la propriété à partir de laquelle la classe est formée puisse être contrastée avec des propriétés distinctes, qui forment justement le filet sémantique. Par exemple, pour qu'un organisme puisse posséder le concept ROUGE, il doit pouvoir se représenter la propriété d'être rouge dans un filet

sémantique formé par d'autres propriétés appartenant à la même dimension ou au même genre, c'est-à-dire la dimension de couleur. Ainsi, l'organisme doit être capable de se représenter la couleur rouge comme distincte de la couleur jaune ou de la couleur bleue. Autrement dit, les concepts sont constitués par les concepts qui lui sont contrastés: «It is constitutive for a concept that there are at least some relevant “contrasive concepts”, which are constitutive for each of the concepts<sup>29</sup>». Cette manière d'aborder les choses me semble plus valable que celle de Chater et Heyes, car que bien que la notion de filet sémantique ne soit pas indépendante de celle du contenu des représentations mentales, elle n'implique pas le présupposé inutilement restrictif (que Chater et Heyes, d'ailleurs, ne justifient pas explicitement) voulant que le contenu des présumées représentations conceptuelles des animaux devrait être le même que celui des humains.

À l'instar d'Allen, Newen et Bartels croient que leur manière de rendre compte de l'attribution de concepts peut être testée et appliquée pour des animaux non linguistiques. D'ailleurs, le fameux cas du perroquet gris d'Afrique Alex<sup>30</sup>, abondamment traité dans la littérature sur la cognition animale, semble illustrer parfaitement la possession de concepts selon Newen et Bartels. Brièvement, l'expérience consistait à présenter plusieurs objets de formes et de couleurs différentes à Alex. Alex devait ensuite répondre aux questions de Pepperberg, «Quelle couleur?» et «Quelle forme?», ce qui implique qu'Alex devait avoir appris certaines couleurs et formes particulières durant son entraînement. L'un des comportements les plus intéressants était qu'Alex était capable de répondre correctement à ces questions lorsqu'on lui présentait des objets qu'il n'avait jamais vus auparavant; il était donc impossible qu'Alex réponde par un simple mécanisme d'association entre un objet particulier et une couleur ou une forme particulière.

Mais là ne s'arrête pas l'expérience. Pour s'assurer qu'Alex comprenait vraiment les catégories «couleur» et «forme», Pepperberg a testé sa capacité à classer des objets selon les catégories «similaire» et «différent». Deux objets différents étaient présentés

à Alex, et il devait répondre à la question de savoir ce qui était différent ou similaire entre eux. Comme l'explique Pepperberg,

Alex would be presented with two objects that could differ with respect to three categories: color, shape, or material... He would then be queried "What's same?" or "What's different?" The correct response would be the label of the appropriate category... Therefore, to be correct, Alex would have to (1) attend to multiple aspects of two different objects; (2) determine, from a vocal question, if the response was to be based on similarity or difference; (3) determine, for the items he was shown, what was "same" or "different"... and then (4) to produce, vocally, the label for this particular category<sup>31</sup>.

Newen et Bartels pensent que le cas d'Alex illustre clairement qu'il possède des concepts, car ses comportements semblent montrer qu'il est capable de discerner plusieurs propriétés (forme, couleur, matériel, etc.) d'un même objet et d'identifier ces mêmes propriétés dans des objets différents. Les précautions méthodologiques appliquées par Pepperberg permettent aussi de conclure qu'Alex ne faisait pas que des associations ou des généralisations de stimulus, car il était capable de répondre aux questions lorsque lui étaient présentés des objets inconnus. Il y a donc clairement ici la manifestation d'une certaine indépendance aux stimuli immédiats perceptuels. Ainsi, tout semble indiquer qu'Alex était capable de former des classes à partir de propriétés indépendamment des données perceptuelles, ce qui permet d'affirmer, selon Newen et Bartels, qu'il possède des concepts.

Avant de conclure, je pense qu'il est pertinent de noter que tous ne s'entendent pas sur cette interprétation du cas d'Alex. Chater et Heyes, notamment, affirment que cette expérience, bien qu'elle soit impressionnante, ne peut que nous renseigner sur la capacité de discrimination, et non sur la possession de concepts, car le contenu des représentations mentales d'Alex reste, selon eux, indéterminé. À leur avis, rien ne peut assurer qu'Alex, par exemple, possède bel et bien le concept de «similaire» ou de «différent»: «Although Alex's differential responding to ["what's same?"] and ["what's

different ?”] may be taken to indicate that he has the concepts SAME and DIFFERENT, it is also consistent with the ascription of the concept pairs TWO and ONE, DOUBLE and SINGLE, DUPLICATED and NOT DUPLICATED<sup>32</sup>». De même, il est envisageable qu’Alex ne possède pas véritablement le concept de couleur, mais peut-être celui d’éclat ou de brillance (étant donné que les différentes couleurs ne reflètent pas toutes la lumière similairement). Autrement dit, Chater et Heyes pensent que ce genre d’expérience ne permet pas d’identifier comment l’animal se représente les stimuli qui lui sont présentés, ce pour quoi il n’est pas possible de conclure quoi que ce soit sur le contenu de leurs représentations. C’est pour cette raison qu’ils concluent que la question de l’attribution de concepts aux animaux non humains n’est pas éclairée par ce genre d’expérience, car ils considèrent que la question du contenu des concepts des animaux est tout à fait centrale. Personnellement, cette conclusion m’apparaît beaucoup trop forte, pour ne pas dire erronée, pour la simple et bonne raison que je ne vois pas en quoi l’identification du contenu exact des présumées représentations conceptuelles des animaux est nécessaire pour affirmer ou non que ces animaux possèdent bel et bien des concepts. Je pense que l’intuition de Newen et Bartels selon laquelle la possession de concepts requiert la formation d’un filet sémantique contrastant différentes représentations entre elles est très plausible, et cela ne nécessite pas l’identification précise des contenus des représentations conceptuelles.

## *5. Conclusion*

J’ai essayé de montrer que le problème de l’attribution de concepts aux animaux non humains est particulièrement difficile principalement à cause de l’existence d’un lien étroit entre la notion de concept et celle de langage. Davidson, nous l’avons vu, va même jusqu’à dire que ce lien est nécessaire, en ce sens que la possession de toute attitude propositionnelle requiert la possession du concept de croyance, ce concept nécessitant lui-même la possession du langage. Il est donc, de ce point de vue, exclu par principe que les animaux non linguistiques puissent posséder des concepts. Chater et Heyes, quant à eux, sont sceptiques quant à la possibilité d’attribuer des concepts



aux animaux non linguistiques, non pas à cause d'une liaison conceptuelle *a priori* entre la notion de concept et celle de langage, mais plutôt parce qu'ils considèrent qu'aucune notion de concept, qu'elle provienne de la psychologie cognitive ou de la philosophie, ne peut être appliquée à l'étude empirique de la possession de concepts chez les animaux non langagiers. Cela s'explique notamment parce qu'il semble très difficile, voire impossible, de déterminer le contenu des présumées représentations conceptuelles des animaux.

Allen veut justement surpasser cette apparente liaison entre les concepts et le langage en établissant trois critères pour justifier l'attribution de concepts aux animaux non linguistiques. Ces critères reposent sur l'idée que l'organisme doit avoir la capacité de détecter ses propres erreurs de catégorisation perceptuelle pour ainsi améliorer sa capacité de discrimination des stimuli pour pouvoir posséder des concepts. Cette manière de voir les choses implique que la discrimination à partir de représentations conceptuelles se fasse de manière indépendante des stimuli perceptuels immédiats, ce qui permet ainsi de distinguer la catégorisation conceptuelle de la simple généralisation de stimulus. Newen et Bartels défendent aussi l'importance de l'indépendance face aux stimuli perceptuels pour l'attribution de concepts. Toutefois, contrairement à Allen, ils ne pensent pas que c'est la capacité de détection des erreurs de classification qui est centrale pour la possession de concepts. Ils mettent plutôt de l'avant l'idée qu'une représentation conceptuelle implique la formation d'une classe à partir de la différenciation entre un objet quelconque et ses propriétés. C'est justement la représentation stable d'une propriété indépendamment de l'objet particulier qui l'instancie qui est primordiale pour la possession de concepts.

Finalement, nous avons vu que l'expérience de Pepperberg avec le perroquet Alex semblait montrer, du moins selon Newen et Bartels, qu'il possédait des concepts. Chater et Heyes rejettent cette conclusion sur la base de l'idée qu'il ne serait pas possible d'identifier clairement le contenu des représentations conceptuelles d'Alex. Je pense toutefois qu'ils vont trop loin en affirmant que ce genre d'expérience ne permet aucunement de conclure quoi que ce soit à

propos de la possession de concepts chez les animaux non humains. Je pense que le cas d'Alex, en conjonction avec les critères établis par Newen et Bartels, permet au moins d'affirmer que l'oiseau possède certaines représentations d'ordre conceptuel. Il est peut-être vrai que le contenu de ces représentations est difficilement identifiable, mais il n'en reste pas moins que cela n'affecte pas la conclusion qu'il soit justifié d'attribuer des représentations conceptuelles à Alex. Autrement dit, je ne vois pas pourquoi les difficultés rattachées à la détermination du contenu des représentations des animaux non humains devraient nous conduire automatiquement à rejeter la possibilité de leur attribuer des concepts. Il me semble que cette conclusion de Chater et Heyes mériterait d'être appuyée par une argumentation plus ample et plus convaincante pour qu'elle soit considérée sérieusement.

- 
1. N. Chater et C. Heyes, «Animal Concepts: Content and Discontent», dans *Mind & Language*, vol. 9, n° 3, 1994, pp. 209-246.
  2. A. Newen et A. Bartels, «Animal Minds and the Possession of Concepts» dans *Philosophical Psychology*, vol. 20, n° 3, 2007, pp. 283-308.
  3. Collin Allen, «Animal Concepts Revisited: the Use of Self-Monitoring as an Empirical Approach», dans *Erkenntnis*, vol. 51, 1999, pp. 33-40.
  4. Achim Stephan, «Are Animals Capable of Concepts?», dans *Erkenntnis*, vol. 51, 1999, p. 79.
  5. A. Newen et A. Bartels, *loc. cit.*, p. 284.
  6. Achim Stephan, *loc. cit.*, p. 79.
  7. C. Allen et Marc D. Hauser, «Concept Attribution in Nonhuman Animals: Theoretical and Methodological Problems in Ascribing Complex Mental Processes», dans *Philosophy of Science*, vol. 58, n° 2, 1991, p. 224.
  8. Donald Davidson, «Rational Animals», *Dialectica*, vol. 36, n° 4, 1982, p. 322.
  9. Achim Stephan, *loc. cit.*, p. 81.
  10. Donald Davidson, *loc. cit.*, p. 327.
  11. N. Chater et C. Heyes, *loc. cit.*, p. 210.
  12. A. Newen et A. Bartels, *loc. cit.*, p. 285.
  13. N. Chater et C. Heyes, *loc. cit.*, p. 214.
  14. *Ibid.*, pp. 218-219.

15. A. Newen et A. Bartels, *loc. cit.*, p. 287.
16. N. Chater et C. Heyes, *loc. cit.*, p. 221.
17. *Ibid.*, p. 223.
18. *Ibid.*, p. 224.
19. *Ibid.*, p. 225.
20. *Ibid.*, p. 237.
21. C. Allen et Marc D. Hauser, *loc. cit.*, p. 231.
22. A. Newen et A. Bartels, *loc. cit.*, p. 287.
23. Collin Allen, *loc. cit.*, p. 37.
24. *Ibid.*, p. 38.
25. *Ibid.*, p. 39.
26. A. Newen et A. Bartels, *loc. cit.*, p. 291.
27. *Ibid.*, p. 293.
28. *Ibid.*, p. 298.
29. *Ibid.*, p. 298.
30. I. Pepperberg, *The Alex Studies*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.
31. *Ibid.*, p. 66.
32. N. Chater et C. Heyes, *loc. cit.*, p. 232.